

OLIVIER SAKSIK
ELEKTRONLIBRE

ACT *Opus*

ROLAND AUZET

REVUE DE PRESSE

**DANS LA SOLITUDE
DES CHAMPS DE COTON**
AUZET / KOLTÈS



SOMMAIRE

#Presse écrite

- >SNES MAGAZINE, 31 juillet 2020.....p.4
- >CNEWS, 24 juillet 2020.....p.5
- >LE CANARD ENCHAÎNÉ, 29 juillet 2020.....p.6
- >THÉÂTRAL MAGAZINE, 30 septembre 2020.....p.7

#Web

- >PUBIK'ART, 10 juillet 2020.....p.9
- >SCENEWEB, 15 juillet 2020.....p.11
- >HOTTELLO, 22 juillet 2020.....p.13
- >LE PETIT RHAPSODE, 26 juillet 2020.....p.15
- >CHANTIERS DE CULTURE, 27 juillet 2020.....p.17
- >TOUTE LA CULTURE, 28 juillet 2020.....p.18
- >À BRIDE ABATTUE, 1 août 2020.....p.20
- >RONAN AU THÉÂTRE, 3 août 2020.....p.25
- >LE THÉÂTRE DU BLOG, 3 août 2020.....p.26
- >REG'ARTS, septembre 2020.....p.28

#Radio

- >FRANCE INTER, 30 août 2020.....p.31

#Annonce

- >UNIDIVERS, 20 juillet 2020.....p.33
- >SORTIR À PARIS, 23 juillet 2020.....p.34
- >BNF, août 2020.....p.35

#PRESSE ÉCRITE



Actualité théâtrale

Sur le parvis de L'institut du Monde Arabe, puis dans d'autres lieux

► « Dans la solitude des champs de coton »

vendredi 31 juillet 2020

Un dealer et son client se rencontrent ou plutôt deux solitudes s'affrontent. C'est de marchandisation des rapports humains qu'il est question dans la pièce de Bernard-Marie Koltès, mais peut-on échanger des sentiments de façon marchande ? Le dialogue des deux partenaires n'en est pas vraiment un. L'un relance l'autre, mais celui-ci ne répond pas, l'un est incapable de formuler son désir et l'autre de l'assouvir. Chacun enfermé dans sa solitude « refuse de faire à l'autre le cadeau de l'intelligibilité de sa pensée ou de son désir » mais cherche à obliger l'autre à dire son désir et à se dévoiler.



La mise en scène originelle de Patrice Chéreau, en accord avec Koltès, mettait en scène deux hommes et le dealer était noir. Depuis toutes les configurations ont été expérimentées, ce qui donne à la pièce un caractère plus universel. Roland Auzet a choisi ici de faire jouer les deux personnages par des femmes. La pièce fait référence à un univers bétonné, les personnages évoluent au milieu d'immeubles. En ces temps de Covid-19, Roland Auzet présente la pièce en plein air au cœur de la ville. Les spectateurs sont debout ou assis, comme des témoins à distance obligés à participer à cette négociation, qui n'en est pas une, tantôt s'écartant comme si la transaction était dangereuse tantôt se rapprochant mi-pervers mi-curieux. Pour respecter les distances imposées par la Covid-19 les spectateurs sont équipés de casques et les micros créent une proximité avec les comédiennes. On entend avec une acuité inhabituelle leur voix, leur souffle, leurs silences. Anne Alvaro et Audrey Bonnet donnent tout son mystère, tout son rythme, toute sa musicalité au texte de Koltès. Audrey Bonnet (le client) semble fuir sur le vaste parvis de l'IMA ou sur les coursives de la Faculté des sciences où elle semble s'échapper. Anne Alvaro (le dealer) la suit, la fuit à son tour. Elles se rapprochent sans jamais être proches, se rejettent et prennent de la distance. Essouffées ou exigeantes, elles jouent de leurs voix où se succèdent les sentiments, colère, angoisse, agressivité, inquiétude, ironie, arrogance ou humilité. Chacune semble à un moment dominer puis les rôles s'inversent et au final chacune n'aura rien dit de son désir, incapable de le formuler ou s'y refusant. Un moment unique pour entendre et aimer le texte de Chéreau grâce à ces deux formidables comédiennes.

THEATRE

THEATRE : 11 REPRESENTATIONS GRATUITES EN EXTERIEUR A PARIS, AVEC DES CASQUES AUDIO



Exception faite de quelques salles, la grande majorité des théâtres parisiens n'ont pas rouvert. Afin de remédier à cette situation exceptionnelle et faire vivre l'art vivant malgré tout, Anne Alvaro et Audrey Bonnet interpréteront, cet été, pour quelques dates en extérieur « La Solitude des champs de coton », de Bernard-Marie Koltès devant des spectateurs munis de casques audio.

Dès demain, samedi 25 juillet, et jusqu'au 4 septembre, plusieurs lieux de la capitale se feront le théâtre de ces onze représentations. A commencer par le parvis de l'Institut du monde Arabe, qui accueillera ainsi les deux comédiennes et les spectateurs venus assister à cette expérience théâtrale mettant en scène un dealer, campé par l'artiste Anne Alvaro, lauréate de deux César dans un second rôle pour « Le goût des autres » et « Le bruit des glaçons », et un client, interprété par Audrey Bonnet.

Une pièce présentée en 2016 au théâtre des Bouffes du Nord que pourront suivre les spectateurs, debout, assis ou en déambulant autour des comédiennes, un casque sur la tête. Deux cents casques seront disponibles pour chaque représentation.

Un spectacle ambulant dans Paris

Après le parvis de l'Institut du monde Arabe, plusieurs autres espaces parisiens serviront de décor à cette performance artistique mise en scène par Roland Auzet : le Ponton Milan quai d'Austerlitz (les 29 et 30 juillet), le Stade Didot, à proximité du Théâtre 14, (les 31 juillet et 1er août), l'Esplanade de la BNF (le 2 septembre) ainsi qu'un lieu surprise (les 3 et 4 septembre).

Le Théâtre

Dans la solitude des champs de coton (Duo de gamme)

MINUIT, sous le ciel orageux de Paris. Audrey Bonnet fuit comme une bête traquée. Sweat à capuche et jean, elle se faufile entre les 200 spectateurs (masqués, pour la plupart) réunis sur le vaste parvis de l'Institut du monde arabe, envoie ses répliques avec urgence, disparaît, surgit au pied d'un immense bâtiment sur pilotis du campus de Jussieu, à un jet de pierre, revient toujours, comme attirée par le Dealeur, interprété par Anne Alvaro. Depuis sa création, en 1987, c'est la première fois que les deux personnages de cette pièce sont interprétés par des femmes. Perfecto, chemise blanche, voix grave, le Dealeur est tranquille tandis que le Client se défend, toutes griffes dehors. Que vend-il ? On ne le saura pas. « *Je ne suis pas là pour donner du plaisir mais pour combler l'abîme du désir, rappeler le désir, obliger le*

désir à avoir un nom, le traîner jusqu'à terre, lui donner une forme et un poids... »

Cette pièce très mystérieuse de Koltès, le metteur en scène Roland Auzet s'en est emparé, et ne la tire pas vers un marchandage sur la drogue ou une relation homosexuelle, comme elle a été interprétée, parfois. Mais ailleurs. Libre au spectateur d'y voir, sous la forme d'une allégorie, le besoin de domination pour se sentir exister... Jamais on n'a autant senti les blessures de ces deux personnages, leur méfiance,

leur aversion. A chaque représentation, son lieu de trafic possible. Une esplanade en plein cœur de Paris, un quai de Seine, un stade, etc. L'autre trouvaille consiste à flanquer d'un casque audio les spectateurs, lesquels entendent des mélodies jouées au piano, des percussions, de la musique électro, etc., et suivent les actrices éclairées dans la nuit par des projecteurs perchés de part et d'autre du parvis. Ajoutez à cela de légères averses qui se transforment en pluie battante à la fin, la tension est à son

comble. Si les spectateurs s'accrochent, ils ne s'ennuient pas. Une heure quinze durant, Anne Alvaro et Audrey Bonnet s'observent, se jaugent, se révoltent, se désarçonnent, s'agrippent aux mots comme à la vie, lancent leurs tirades comme des flèches, créent même une sorte de fraternité. Koltès n'a pas de secret pour elles.

Mathieu Perez

● « billetweb.fr » Entrée libre sur réservation. Prochains lieux : ponton Milan (quai d'Austerlitz), stade Didot, parvis de la BNF, à Paris.

Anne Alvaro et Audrey Bonnet sous la pluie - (30/07/20)

Quelle incroyable performance des deux actrices, Anne Alvaro et Audrey Bonnet ! Sous une pluie intermittente, parfois drue, elles ont arpenté le parvis de l'Institut du Monde arabe qui leur servait de scène pour donner une représentation nocturne (à partir de minuit) d'un spectacle qu'elles avaient créé il y a cinq ans, *Dans la solitude des champs de coton*. Habitées, intenses, fiévreuses, elles ont pris possession de ce vaste espace qu'elles n'ont cessé de parcourir en tous sens. Audrey Bonnet, survêtement bleu, et Anne Alvaro, chemise blanche, jouent au jeu du chat et de la souris. C'est une danse à couteaux tirés, où la séduction succède à la menace. Le parvis de l'Institut arabe était pleinement investi, ainsi que le bâtiment situé en face, où Audrey Bonnet, petite flamme bleue, se déplace à toute allure, dans un magistral effet de travelling. Dans l'obscurité, les deux actrices se fuient, se chassent, se dérobent. Parfois, on les cherche dans l'ombre, tout comme les personnages ne cessent de se chercher. Leurs voix sont exactement restituées grâce à des casques. Et quelles voix ! Celle d'Anne Alvaro est un violoncelle grave, somptueux, insidieux. Celle d'Audrey Bonnet est plus directe, plus poignante, presque enfantine. Deux musiques différentes qui se complètent, comme dans un effet de contrepoint, pour rendre la beauté incandescente du verbe de Koltès. Inoubliable soirée.



Jean-François Mondot

Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès, mise en scène Roland Auzet, avec Anne Alvaro, Audrey Bonnet

Parvis de l'Institut du Monde arabe, 25 juillet 2020

#WEB



Spectacles/Théâtre

La joute oratoire et terrestre autour du désir de Koltès, revient à Paris

Par **Amaury Jacquet** - Jul 10, 2020



La joute oratoire et terrestre autour du désir de Koltès, revient à Paris

La pièce jouée à l'origine par un noir et blanc (Laurent Malet et Isaac de Bankolé) puis par deux blancs (Laurent Malet et Patrice Chéreau) est portée pour la première par deux femmes : Anne Alvaro et Audrey Bonnet.

Dans cette pièce de Koltès, deux personnages s'affrontent autour d'un accord indicible, le désir. Les deux comédiennes interprètent avec force ce texte aux accents métaphoriques. Dans la mise en scène de Roland Auzet qui dépasse la seule vision de la représentation par une immersion dans l'intime de la poésie âpre du poète, grâce à des casques auditifs remis aux spectateurs, les mots fusent et résonnent au combat des deux protagonistes.

Le spectacle s'ouvre durant quelques instants par une désorientation du public qui, invité à rejoindre la scène plongée dans la pénombre, se raccroche aux voix amplifiées avant de découvrir la silhouette du "dealer" et de son "client" qui s'abordent dans la nuit.

L'un est le vendeur d'une marchandise mystérieuse qu'il refuse de dévoiler, l'autre l'acheteur est en prise avec un désir secret qu'il refuse de nommer. La transaction commerciale est la métaphore du conflit entre les personnages et traite du rapport entre le dominant et le dominé. Dans cette conjonction, les deux comédiens tour à tour se cherchent, se séduisent, s'esquivalent et s'opposent.

[...] une danse de mort [...]

La mise en scène marque très justement l'opacité du rapport de force qui se joue. Elle souligne cette lutte animale qui existe entre eux mais aussi ce besoin de langage et donc de civilisation.

Les joutes verbales sont introduites au rythme d'un dialogue brûlant qui se noue et se charge de complexité, d'emportement, de légèreté voire d'humour.

Le duel verbal dans une langue imagée se nourrit d'une stratégie de séduction et d'intimidation. Les répliques sont, en apparence, explicites et crues, mais en fait elles sont sujettes pour le spectateur à une interprétation. Elles suggèrent toute une représentation de l'interdit, du secret, où la mauvaise foi, les ruses et les dénis sont présents, sans être immédiatement perceptibles.

On est saisi par la danse de mort entre les deux partenaires-adversaires du dialogue. Au-delà du texte même très poétique et rythmique, ce sont par leur mouvements, leur rapprochements et leur distance que se décodent les pulsions, les manipulations, les mensonges et les rapports de force des deux personnages. L'une prétend "je suis capable de vous éblouir de mes non !" l'autre rétorque "toutes les sortes de oui, je les sais !".

[...] Un texte fort aux accents métaphoriques [...]

De ce contact mortifère entre le dealer (Anne Alvaro) et le client (Audrey Bonnet), tous deux intenses, le public perçoit la tension dramatique qui va du désir à l'hostilité puis tend jusqu'à l'extrême précarité, des relations humaines qui en découlent.

Dates : du 25 juillet au 1 août 2020 – Lieu : Parvis de l'Institut du Monde Arabe puis Ponton Milan, Quai d'Austerlitz (Paris 13) et Stade Didot (Paris 14)

Metteur en scène : Roland Auzet | Avec : Anne Alvaro / Audrey Bonnet

Audrey Bonnet et Anne Alvaro reprennent *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès

15 juillet 2020 / dans Actu, Paris, Théâtre / par Dossier de presse



En 2015, au cœur du Centre Shopping de La Part-Dieu dans le cadre de la saison du Théâtre des Célestins, Roland Auzet créait cette version de *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès avec Audrey Bonnet et Anne Alvaro, dans un dispositif sonore remarquable. La pièce est reprise dans le cadre du “Mois d’août de la culture” à Paris.

Avec ou sans les planches le théâtre doit reprendre.
Il y a urgence à ne pas laisser passer le temps.
Le temps ne passe pas. Il laisse des traces. C’est tout.

Juillet 2020, l’ensemble des théâtres et lieux artistiques peuvent difficilement recevoir du public.

Les règles sanitaires demandent de « patienter ».

Dans ce temps suspendu, la parole du poète doit reprendre, recouvrir les espaces intimes et collectifs de la cité, s’installer au cœur de la ville, dans ses quartiers au plus près des habitants, en gardant les distances physiques nécessaires. Il y a urgence à ne pas laisser passer le temps. D’ailleurs le temps ne passe pas. Il laisse des traces.

C’est tout ! Il racle et déboussole comme le confinement que nous avons vécu.

Avec Audrey Bonnet, Anne Alvaro et toute l’équipe de la compagnie Act-Opus, nous avons travaillé sur une tournée dans Paris de « *Dans la solitude des champs de coton* » de Bernard-Marie Koltès – spectacle au répertoire de la compagnie.

A partir du 25 juillet avec la Ville de Paris, La Muse en Circuit – Centre national de création musicale, le deal Koltésien se déroulera dans plusieurs espaces parisiens : sur le parvis de l’Institut du monde arabe, aux bords de seine, au stade Didot (proche du Théâtre 14), sur l’esplanade de la BNF, autour des Plateaux Sauvages, proche du square Louis Jouvet...

Paris, un soir, deux êtres, différents, où la question centrale du désir se joue. Un dialogue de deux solitudes enfermées par la question sous-jacente à tout échange : « Que me veux-tu ? ». Et d'obliger l'autre, par tous les moyens du discours, à se dévoiler, à répondre au manque fondamental, à cracher un peu de sa vérité... Chacune entend parfaitement ce que l'autre dit ou veut dire et si elles n'y répondent pas, ce n'est pas parce qu'elles ne comprennent pas, mais parce qu'elles refusent de faire le cadeau à l'autre de l'intelligibilité de sa pensée – ou de son désir.

Paris, la ville, la nuit, Bernard-Marie Koltès, le deal, un casque par spectateur, la musique et cette nécessité absolue de retrouver le théâtre et la parole des poètes.

Roland Auzet

Texte Bernard-Marie Koltès

Conception, musique, mise en scène Roland Auzet

Avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet

Collaborateurs artistiques : Thierry Thieû Niang, Wilfried Wendling

Coproduction : Act-Opus / Cie Roland Auzet, La Muse en Circuit – Centre national de création musicale, Les Célestins, Théâtre de Lyon, CICT / Théâtre des Bouffes du Nord, Paris.

Soutiens : DICREAM, SPEDIDAM.

Dans le cadre du “Mois d'août de la culture” à Paris

25 juillet > 1er août 2020

25 juillet – Parvis de l'Institut du Monde Arabe, Paris 5e

26 juillet – Parvis de l'Institut du Monde Arabe, Paris 5e

27 juillet – Parvis de l'Institut du Monde Arabe, Paris 5e

29 juillet – Ponton Milan, Quai d'Austerlitz, Paris 13e

30 juillet – Ponton Milan, Quai d'Austerlitz, Paris 13e

31 juillet – Stade Didot, Paris 14e

1er août – Stade Didot, Paris 14e

D'autres dates à venir...!



22 juillet 2020

Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès, musique et mise en scène de Roland Auzet – Reprise exceptionnelle d'un objet précieux.



Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès, musique et mise en scène de Roland Auzet.

Dans la solitude des champs de coton, poème en prose oratoire, entre éthique et pathétique, né de la griffe admirable de Bernard-Marie Koltès, est livré sur la scène, comme une longue apostrophe à teneur philosophique, qui engage intimement les deux partenaires en lice à travers ce beau discours ciselé. Un dialogue ouvragé à entaille existentielle qui interpelle l'autre – être bien réel -, un monologue encore adressé à soi, la condition même de tout échange verbal dont on ne voudrait qu'il s'arrête, entre provocation, incantation, prière, imprécation, invocation désespérées. Selon la grammaire classique, l'apostrophe est la production d'un être extrêmement ému qui se tourne de tous côtés, s'adressant au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi bien qu'aux sensibles.

Dans la mise en scène contemporaine de Roland Auzet, la Nature romantique et les champs de coton, métaphores de tous les décors possibles et inégalitaires de notre présence au monde, se sont transformés, de façon brute et naturaliste, en quartier urbain de fébrilité parisienne, vers 21h, « à cette heure du jour et de la nuit » – territoire indien et divers, pour la reprise exceptionnelle du spectacle à Paris, dans les arrondissements parisiens des 5^{ème}, 13^{ème} et 14^{ème}, sur le Parvis de l'Institut du Monde arabe, sur le Ponton Milan du Quai d'Austerlitz et sur la pelouse du Stade Didot.

Les adversaires surgissent du lointain d'une rue bruyante et commerçante d'où les voitures défilent, deux figures errantes qui viennent de trajectoires opposées, arrêtées selon les feux de la circulation, mêlées à la foule désordonnée – et les deux femmes finissent forcément par se rapprocher.

Les spectateurs qui portent un casque aux oreilles, suivent les comédiennes : ils saisissent ainsi les moindres signes sonores – gestes, intonations, exaspérations et adoucissements auxquels se livrent les deux combattantes, en même temps que l'on entend la musique composée par Roland Auzet.



22 juillet 2020

Les duettistes, Anne Alvaro – le dealer – et Audrey Bonnet – le client -, s'apostrophent et s'invectivent, répondant à l'expression d'une émotion vive ou profonde, l'élan spontané de leur âme affectée sur la question traitée de la valeur marchande du désir, qu'il soit drogue, drague, arme – objet illicite – ou regard trop appuyé jeté sur l'autre : « Je ne voudrais jamais de cette familiarité que vous tâchez, en cachette, d'instaurer entre nous. Je n'ai pas voulu de votre main sur mon bras. »

Le poids de cette main fait tout le contentieux de l'affaire, une appréhension physique et symbolique, comme celle du bandit sur sa victime ; le client ne le supporte pas, souffrant de ne pas savoir de quelle blessure il est meurtri.

Dealer ou client, brute ou demoiselle, selon la terminologie de l'auteur, chacun est à la fois l'un et l'autre, ne craignant pas ce qu'il est capable d'infliger mais craignant bien ce dont il est incapable – les douleurs distribuées au hasard des rencontres aléatoires. L'instance ultime se tient sur le fil coupant d'une existence ressentie à fleur de peau :

« Alors ne refusez pas de me dire l'objet, je vous en prie, de votre fièvre, de votre regard sur moi, la raison, de me la dire. » Si l'on voulait enfin couper la boucle infernale de la parole, il reviendrait de se raconter un peu, en ne livrant pas tout, en en gardant en réserve pour soi, hors des mensonges et contre les apparences ludiques – respect, douceur, humilité, amour.

Le dealer d'Anne Alvaro fait entendre les ruptures et les déchirements dont sa voix terrestre et grave est capable, sous les reflets mêmes de l'apparence de l'amour, tandis qu'Audrey Bonnet se rebelle, baroque, contournant sa complice, telle une gazelle qui se cabre, se lance, disparaît puis revient à l'attaque. Un match sublime.

Véronique Hotte

“Dans la solitude des champs de coton” de Bernard-Marie Koltès mise en scène Roland Auzet

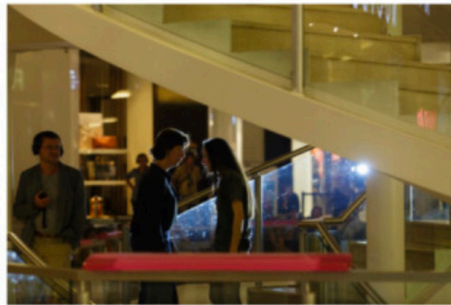
LA MUSE EN CIRCUIT
LA COMPAGNIE ROLAND AUZET

PARIS JUILLET/AOÛT 2020

**DANS LA SOLITUDE DES
CHAMPS DE COTON**
BERNARD-MARIE KOLTÈS

ANNE ALVARO - AUDREY BONNET

MISE EN SCÈNE ROLAND AUZET



© Christophe Reynaud de Lage

Les mystères de la nuit... Puisque en ces temps de précautions sanitaires le public ne peut (presque) pas retourner au théâtre, Roland Auzet, avec sa compagnie, vient au public. Il nous éloigne de la confrontation frontale spectateurs/comédiens, et investit plusieurs lieux parisiens en cet insolite été 2020 avec une reprise exceptionnelle de la pièce de Bernard-Marie Koltès Dans la solitude des champs de coton. Un dispositif de casques individuels permet à chacun.e de s'isoler et se déplacer dans la nuit au fil des répliques et des murmures des deux comédiennes.

Sur le parvis de l'Institut du Monde Arabe plongé dans l'obscurité, nous voici donc pris par le texte et dans le texte, ballotés par les déplacements erratiques d'un dealer et de son client, danseurs malgré nous d'un ballet de silhouettes errantes, en quête d'une histoire qui n'est pas la notre et dans laquelle pourtant nous semblons nous refléter comme dans un inquiétant miroir.

Ce lieu indéfini, à la fois de deal, de drogue et de drague nous entraîne dans une troublante poursuite non dépourvue de plaisir.

"Le Petit Rhapsode"(critiques théâtrales et littéraires)

26 juillet 2020



Auzet réussit ainsi à magnifier la poésie de Koltès dans un éloignement approché où les comédiennes et le public se mêlent en ombres mouvantes et fantastiques d'une théâtralité inversée. Il a gardé le texte original, au masculin, sans respect de la contrainte grammaticale féminine. Anne Alvaro, toujours en prise, à la présence parfois souterraine, et Audrey Bonnet, fuyante et déterminée dans cette nuit menaçante, enrichissent la charge sensuelle de cette confrontation en « ligne droite » qui n'est « ni droite, ni courbe, mais fatale ». En s'appropriant tout l'espace de l'IMA, Auzet les balade sous les feux d'une poursuite comme des bêtes traquées dans la nuit. Il les suspend même sur les terrasses de la voisine Jussieu. Telles deux Juliette sans Roméo, elles nous apparaissent dans un magnifique moment de drague sublimée où l'adresse à l'autre, distancée par des « vous » élégants et gracieux, résonne comme une supplique désespérée.

Dans une nuit qui, comme l'écrivait Aragon « a des sifflets et des lacs de lueur », Alvaro et Bonnet, personnages troubles et pervers, gardent pour nous leur irréel mystère.

« Dans la solitude des champs de coton » texte Bernard-Marie Koltès, conception, musique, mise en scène Roland Auzet

Parvis de l'Institut du Monde Arabe, Ponton Milan Quai d'Austerlitz, Stade Didot, Parvis BNF...



Sur le parvis de l'Institut du monde arabe, en bords de seine, au stade Didot ou sur l'esplanade de la BNF, Roland Auzet recrée Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès. Avec deux comédiennes exceptionnelles, Anne Alvaro et Audrey Bonnet. Un spectacle d'une grande intensité et d'une rare beauté.

La « dealeuse » et sa « cliente » en 2015 déjà, non dans un théâtre, au cœur du centre commercial la Part-Dieu à Lyon... Cinq ans après, Roland Auzet récidive, toujours accompagné des deux mêmes comédiennes, grandioses, Anne Alvaro et Audrey Bonnet. En divers lieux de la capitale cette fois, dans un dispositif sonore à l'identique.

Sur le parvis de l'Institut du monde arabe, à la nuit tombée devant la façade au décor oriental du bâtiment, dans le casque aux oreilles des spectateurs, une voix se fait entendre, une voiture approche tout phares allumés : le dialogue est entamé, le combat engagé. Sauvage, brutal, suintant la haine et la violence, distillant amour et compassion... Jamais nous ne saurons ce que propose la dealeuse, jamais nous ne saurons ce qu'est venu chercher la cliente ! Les deux protagonistes se toisent, courent et s'échappent entre les groupes de voyeurs disséminés sur la place, s'égarent dans les ruelles adjacentes, se posent en sentinelles rebelles au pied des immeubles alentour. Dans la nuit noire, Dans la solitude des champs de coton, spectacle total, envoûtant, déroutant, inquiétant... De temps à autre, un filet de lumière éclaire l'une et l'autre. L'une, d'une voix rauque, sensuelle et puissante, lance ses offres de service à la cantonade, l'autre exténuée entre deux courses effrénées, d'un souffle haletant et hoquetant, débat et décline ses avances. Toutes deux lointaines et proches à l'oreille des spectateurs, devant, derrière, ailleurs, seules musique et voix guident l'œil des intrus convoqués à ce marché de dupes.

Ici et maintenant, il ne s'agit point d'une affaire de came. Les dialogues ciselés de Koltès transcendent tout propos mercantile, comme le titre de la pièce le suggère, solitude et angoisse sont au cœur de l'échange, seuls les mots partagés sont marchandises de précieuse valeur. Dialogues philosophiques aux paroles crues où sexe, caresse, tendresse s'affichent à la une, dialogues poétiques au cœur de la violence verbale... Les répliques, Dans la solitude des champs de coton, sont cris désespérés au visage de l'autre, douleurs jamais cicatrisées. Le manque, réel et insondable ? L'amour et le partage impossibles, condamnés à la déshérence à perpétuité. « Il est inquiétant d'être caressé quand on devrait être battu », dit l'une. « Il n'est pas d'autres choix que de se frapper avec la violence de l'ennemi ou la douleur de la fraternité », répond l'autre. Bêtes blessées, indomptables, elles se croisent sans jamais se rencontrer, elles se frôlent sans jamais se toucher.

Deux comédiennes exceptionnelles, Anne Alvaro et Audrey Bonnet, pour un metteur en scène, chorégraphe et musicien, Roland Auzet, qui l'est tout autant... Un Koltès revisité pour une approche sensorielle, qui cogne au cœur et au corps du public. Une parole errante qui, du casque aux oreilles, hérisse la peau et glace la chair, cabre aussi le désir et chauffe les sens.





« Dans la solitude des champs de coton » de Koltès sur le parvis de l'IMA

28 juillet 2020 | PAR Chloé Hubert

Avec #ParvisEnScène, le parvis de l'Institut du Monde Arabe se transforme en théâtre à ciel ouvert. C'est Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès qui ouvre le bal, superbement mis en scène par Roland Auzet. Un dialogue où les personnages se frôlent au milieu d'une foule de spectateurs qui, casque sur les oreilles, déambulent et prennent part à la représentation.

« Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous voulez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir »

En cette première phrase pourrait être contenue l'intrigue de la pièce de Bernard-Marie Koltès. La rencontre entre un dealer et un acheteur dans la nuit, autour d'une notion, celle du désir. Si celui-ci est central, son objet n'est jamais nommée et ce « quelque chose » reste à interpréter : drogue, arme, amour ? « Tout vendeur cherche à satisfaire un désir qu'il ne connaît pas encore, tandis que l'acheteur soumet toujours son désir à la satisfaction première de pouvoir refuser ce qu'on lui propose ». Toutefois, rien ne sera proposé et rien ne sera refusé.

Une mise en scène novatrice

Roland Auzet nous offre la possibilité d'entendre à nouveau ce fabuleux texte avec une mise en scène inédite. Pour la première fois, il est dit par des femmes qui se voient confier les deux rôles de la pièce. Anne Alvaro est un dealer affable qui prend des airs de dandy avec la courtoisie de celui qui se sait la botte face au papier gras. Mais est-il brute ou commerçant ? En face, l'époustouflante Audrey Bonnet est un client qui se défend d'en être un, estampillé ainsi par le hasard – selon lui – qui a mis le dealer sur sa route. Il a la posture défensive de celui qui assène que « dans l'obscurité, il y a une règle qui veut qu'entre deux hommes qui se rencontrent, il faille toujours choisir d'être celui qui attaque le premier ». Mais ils ne s'attaqueront pas non plus. L'interprétation est très juste, de l'intranquillité de deux animaux qui se toisent à la pudeur agressive de deux hommes qui se rencontrent.

Le dispositif scénique est lui aussi novateur avec une mise en scène hors des murs du théâtre, déjà réalisée en 2016 au centre commercial de la Part-Dieu à Lyon. Chaque spectateur est muni de casque audio, recevant les échanges des comédiennes directement au creux de l'oreille. Ainsi, elles déambulent au milieu du public comme celui-ci déambule au milieu d'elles. Une mise en scène sur mesure pour cette rencontre entre deux hommes, dans l'étrangeté de l'heure et l'étrangeté du lieu.

Une rencontre dans « l'étrangeté de l'heure et l'étrangeté du lieu »

La rencontre entre les deux personnages a lieu dans la rue, dans la nuit en pleine nuit. « J'allais de cette fenêtre éclairée, derrière moi, là-haut, à cette autre fenêtre éclairée, là-bas devant moi, selon une ligne bien droite qui passe à travers vous parce que vous vous y êtes délibérément placé ». Si le commerce illicite à lieu dans la rue, à cette heure de la nuit, elle fonctionne chez Koltès comme un antimonde, parmi « ces espaces neutres, indéfinis, non prévu à cet usage ». La représentation sur le parvis de l'IMA fait écho à la rue dans laquelle se déroule la pièce, nous sommes à l'extérieur, ni client ni dealer, nous sommes badauds, et observons de loin l'échange qui s'installe. L'étrangeté de l'heure et l'étrangeté du lieu nous saute petit à petit aux yeux, le soleil se couche doucement sur l'IMA, les bourrasques de vent ponctuent les répliques qui rebondissent sur les murs mais surtout dans nos casques. Certains cherchent les comédiennes des yeux, d'autres les fermes; certains s'allongent, d'autres déambules; une véritable chorégraphie se forme avec le public qui prends part à la mise en scène et joue sa partition sans s'en rendre compte.

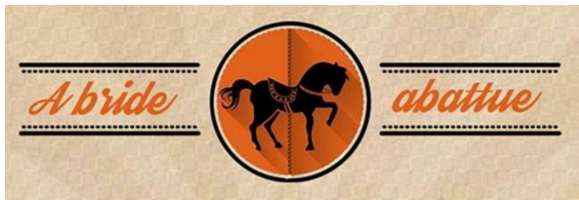
Des lignes droites qui se courbent sur le passage des comédiennes

Nous sommes au milieu de cette rencontre dont la nature hasardeuse ou délibérément choisie – mais par qui ? – est débattue tout le long de la pièce, et en est même un des ses enjeux. « Quoi que vous en disiez, la ligne sur laquelle vous marchiez, de droite peut-être qu'elle était, est devenue tordue lorsque vous m'avez aperçu, et j'ai saisi le moment précis où vous m'avez aperçu par le moment précis où votre chemin devint courbe, et non pas courbe pour vous éloigner de moi, mais courbe pour venir à moi, sinon nous ne nous serions jamais rencontrés ». Ainsi répond le dealer au client qui l'accusait d'être sur sa route.

Le public, qui était tout d'abord assis, se lève progressivement pour se déplacer en courbe, évitant les comédiennes sur leur droite trajectoire, fendant l'assistance. Mais, à mesure que les personnages s'appriivoisent et se flairent, le public se familiarise lui aussi, s'approche, en ligne droite cette fois-ci. Une foule se forme presque autour des comédiennes qui ne se laissent pour autant jamais enfermer et s'échappent par des courbes, toujours insaisissables. Insaisissables, les personnages le sont aussi, l'un pour l'autre, ne voulant jamais être le premier qui baissera la garde, « refusant de faire le cadeau à l'autre de l'intelligibilité de sa pensée – ou de son désir », selon les mots de Roland Auzet. Ici, à ciel ouvert, sur le parvis de l'Institut du Monde Arabe, la distanciation se crée d'elle même. Les spectateurs se meuvent individuellement mais la foule s'anime presque organiquement, dans une chorégraphie spontanée avec les comédiennes: distance mais curiosité, défiance mais fascination, le public prend part à ce duo, et respire avec lui, comme un troisième personnage.

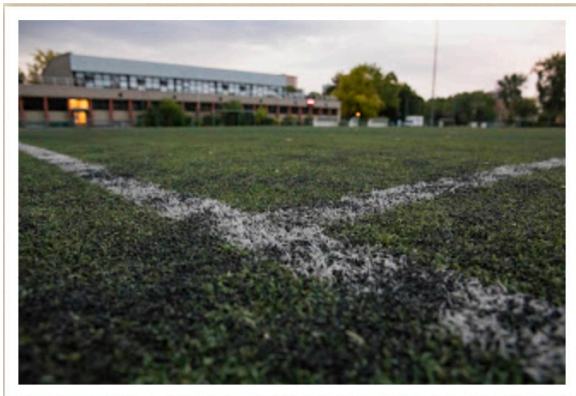
« Qu'est-ce donc que vous avez perdu et que je n'ai pas gagné ? car j'ai beau fouiller ma mémoire, je n'ai rien gagné, moi [...] Si vous avez perdu quelque chose, si votre fortune est plus légère après m'avoir rencontré qu'elle ne l'était avant, où donc est passé ce qui nous manque à tous les deux ? » Pour notre part, nous avons rien perdu de cette représentation, pendu aux lèvres des comédiennes qui nous murmurent et nous crient ce sublime texte directement aux oreilles. L'expérience est intime tout en étant publique, un écrin dans un trop plein d'espace, une véritable rencontre dans la solitude des champs de coton.

Dans la solitude des champs de coton se jouera également le 2 septembre sur le Parvis de la BNF, Paris 13ème, et le 3 et 4 septembre dans un lieu surprise. Le parvis de l'IMA continue quant à lui de recevoir des événements au cours de l'été, toutes les informations.



1er août 2020

Dans la solitude des champs de coton dans la mise en scène de Roland Auzet



Je croyais avoir fait toutes les expériences possibles en matière de théâtre.

Très peu sur un plateau, en toute logique puisque ce n'est pas mon métier d'être comédienne, même si, en tant que conteuse, j'ai été plusieurs fois face à un public, que je me suis trouvée sur scène en avril 2019 presque une heure trente à côté de Constance Dollé dans une représentation de *Girls and boys*, quelques jours après avoir participé au Grand Bazar des Savoirs mis en espace par Didier Ruiz pour les dix ans du Théâtre Firmin Gémier-La Piscine de Châtenay-Malabry (92) parmi une centaine d'experts en tous genres qui ont partagé leur passion avec des petits groupes de spectateurs.

Et en tant que spectatrice je ne manque pas de souvenirs insolites. J'ai apprécié des mises en scène fracassantes le fameux quatrième mur qui isole (théoriquement) les spectateurs des acteurs. En suivant des représentations dans une chambre d'hôtel, dans une reconstitution de palais de justice, sur une barque, dans une zone industrielle, en déambulation en pleine nature ou entre les différents espaces d'un ancien cinéma, et même au cœur d'un embouteillage.

Rien de tout cela n'était gadget. Le parti pris dramaturgique se justifiait. Ce sont de beaux et bons souvenirs. Mais *Dans la solitude des champs de coton*, conçue et mise en scène par Roland Auzet (qui a également créé la musique) surpasse de loin tout ce qui a précédé. Je croyais connaître le théâtre immersif. Je me trompais.

Jusqu'à là je n'avais vécu que des moments collectifs, même lorsqu'ils se déroulaient en petits groupes. Cette fois, et bien que la représentation se déroule à la vue de tous, on la vit de manière individuelle, personnelle, je dirais «solitaire», précisément solitaire et donc en parfait accord avec le thème du texte de Bernard-Marie Koltès, tant de fois représenté dans un espace théâtral.

Je n'avais pas programmé la soirée pour son originalité, mais parce que c'était le dernier événement de cette mini-première saison au Théâtre 14 qui nous a offert un si beau festival. Je suis venue aussi pour entendre Anne Alvaro qui est une comédienne exceptionnelle, ce qui ne signifie pas que sa partenaire de jeu, Audrey Bonnet ne le soit pas. Elle était l'été dernier dans *Architecture*, le spectacle d'ouverture du festival d'Avignon, dans la Cour d'honneur du Palais des papes où Olivier Py affirmait vouloir désarmer les solitudes.

Ce soir c'est plus que jamais d'actualité.

Pour vous dire combien je venais les yeux fermés, je m'apprêtais à rejoindre le Gymnase Auguste Renoir, un des lieux du ParisOFFestival quand j'ai compris qu'il fallait se rendre au Gymnase Didot. Outre les recommandations sanitaires de port de masque et de désinfection des mains il fallait récupérer la contremarque (à signaler que ce spectacle exceptionnel était gratuit, sur réservation) puis échanger une pièce d'identité contre un jeton, lequel donnait accès à un équipement HF dont le fonctionnement était patiemment expliqué à chacun avant d'être lâché sur le terrain alors que la nuit tombait doucement sur le stade Didot.



1er août 2020



J'ignorais quelle était la jauge. Je ne m'attendais pas à un extérieur (le gymnase est un lieu fermé) mais je trouvais -a priori- le cadre propice au sujet, et rassurant en cette période de reprise d'épidémie.

Ça se remplissait bien. Des petits groupes se sont assis sur la pelouse, dispersés. J'avais repéré les poursuites de part et d'autre, et un dispositif plus important en place sur la terrasse mais je ne disposais d'aucun indice pour me positionner. On m'a dit qu'on avait le droit de bouger. J'ai fait intuitivement le bon choix, celui du banc sous abri, situé en bordure du terrain, où d'habitude prennent place les joueurs remplaçants.

Restait à deviner quand le spectacle proprement dit allait commencer. A quoi le saurait-t-on ? A une annonce ? A l'éclairage des comédiennes ?

Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir. Il sera souvent question de rapport sauvage entre les hommes et les animaux mais surtout il sera question quelques secondes plus tard de c'est que j'ai ce qu'il faut pour satisfaire le désir qui passe devant moi (...) C'est pourquoi je m'approche de vous (p. 9).

Le spectateur est seul, parmi la foule. Il fait, les yeux grands ouverts, l'expérience déconcertante de la cécité. Quand on est interpellé dans le noir on se repère d'habitude à la perception de l'endroit d'où vient le son. L'entendre dans le casque abolit toute direction. On reçoit la voix dans la tête sans pouvoir déterminer si la comédienne est devant, derrière, loin, proche ... Alors le public s'ébranle dans l'espoir d'apercevoir son visage. En vain.

(...) et je vois votre désir comme on voit une lumière qui s'allume, à une fenêtre tout en haut d'un immeuble, dans le crépuscule ; je m'approche de vous comme le crépuscule approche cette première lumière, doucement, respectueusement, presque affectueusement (p. 10).

Comme notre position est étrange. Nous sommes contraints à accepter la frustration et à vivre la patience. Quelques notes de piano se superposent (j'apprendrais plus tard que les actrices sont privées de la musique). Des lampes s'allument ça et là aux étages des immeubles voisins.

Non pas que j'aie deviné ce que vous pouvez désirer, ni que je sois pressé de le connaître ; car le désir d'un acheteur est la plus mélancolique chose qu'il soit, qu'on contemple comme un petit secret qui ne demande qu'à être percé et qu'on prend son temps avant de percer ; comme un cadeau que l'on reçoit emballé et dont on prend son temps à tirer la ficelle (p. 10).





1er août 2020

On perçoit nettement, au débit des paroles, que la comédienne n'est pas immobile. Alors je fais le pari de ne pas bouger et de la laisser venir, comme on le ferait d'un animal sauvage, en vivant la scène de intérieur.

Et la seule frontière qui existe est celle entre l'acheteur et le vendeur, mais incertaine, tous deux possédant le désir et l'objet du désir, à la fois creux et saillie, avec moins d'injustice encore qu'il y a à être mâle ou femelle parmi les hommes ou les animaux. (...) Dites-moi la chose que vous désirez et que je peux vous fournir et je vous la fournirai doucement, presque respectueusement, peut-être avec affection ; (...) Mais ne me demandez pas de deviner votre désir (p. 12).

La question du désir, avec l'appropriation pour corollaire, est au coeur de la pièce dont chaque mot résonne comme jamais. Et plus encore depuis que nous avons vu Ultra-girl contre Schopenhauer ... car le philosophe nous prévenait que la satisfaction du désir ne garantissait pas d'atteindre le bonheur. Il y a ce soir des néo-phytes qui ne sont probablement jamais allés au théâtre et qui ont été rassurés par la gravité et le déroulement en extérieur, moins intimidant que dans une salle dont ils ne connaissent pas les codes de bonne conduite. Il y a aussi des gens de théâtre, qui connaissent le texte par coeur et qui le redécouvrent car ils l'entendent différemment.

Le client (Audrey Bonnet) intervient alors, en précisant, reprenant les mots précédents, et faisant du coup avancer la discussion en cahotant sans qu'elle ne soit un vrai dialogue : Je ne marche pas en un certain endroit et à une certaine heure. (...) je ne connais aucun crépuscule ni aucune sorte de désirs (...) J'allais de cette fenêtre éclairée derrière moi, là-haut, à cette autre fenêtre éclairée, là-bas devant moi, selon une ligne bien droite qui passe à travers vous parce que vous vous y êtes délibérément placé (p. 13).

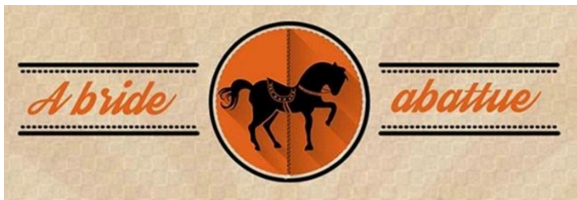
Nous percevons toujours le son sans l'image, sachant simplement qu'ils sont deux à se louvoyer sur cette scène immense où nous sommes acceptés. Va-t-on abandonner toute tentative de repérage ? Le souffle de la comédienne est saccadé, sans doute en raison des grandes enjambées qui la propulsent d'un point à un autre selon une trajectoire décidée d'elle seule. Le metteur en scène n'a imposé, je le saurai plus tard, que trois points de rencontres en dehors desquels les comédiennes sont libres de suivre les lignes et les courbes qu'elles souhaitent.

Le claquement sec d'un portillon a beau se produire dans l'oreille gauche on sait que le terrain est ceinturé d'une clôture percée en quelques endroits. Les yeux se sont maintenant habitués à l'obscurité et on peut balayer l'espace, chercher en quel lieu ça a cogné sèchement.

Dès lors on parviendra à poursuivre du regard le dealer et le client qui parfois nous échapperont. On sait désormais qu'on les attrapera de nouveau dans le filet de nos yeux, à la faveur d'un pinceau lumineux ou d'un frôlement car les deux comédiennes n'évitent pas la proximité avec les spectateurs sans pour autant jamais «jouer» avec leur présence. C'est comme si deux réalités s'étaient superposées sans se rencontrer, la leur et la nôtre. Comme si ce qu'on appelle le quatrième mur était devenu gazeux, mais néanmoins tout à fait étanche.

Je sais dire non, et j'aime dire non, je suis capable de vous éblouir de mes non, (...) qui commencent par toutes les façons de dire oui (...) Décidez-vous, montrez-vous, dit le client (p. 27).

On avait perdu la notion du lieu, on avait perdu le sens de l'orientation, et voilà qu'on les a vus grimper sur la terrasse. Elles s'y affrontent maintenant.



1er août 2020

Je n'ai jamais appris à dire non, (...) mais toutes les sortes de oui je les sais dit le dealer qui poursuit ne me refusez pas de me dire l'objet de votre regard sur moi, la raison, de me la dire (...) dans la solitude d'un champ de coton dans lequel on se promène, nu, la nuit; de me la dire sans même me regarder (p.31).

Nous y sommes, au coeur de la nuit comme de la solitude, confrontés à l'expression ou à la répression du désir. Toujours spectateurs, mais jamais voyeurs, touchés par l'intimité du deuxième rapprochement entre les personnages, un peu plus tard, quand le dealer a couvert les épaules du client avec sa veste (p. 36), lequel, désarçonné interroge : qu'espérez-vous tirer de moi ? (p. 39)

Un chat s'enfuit à toute vitesse alors devant moi, de cour à jardin si je puis dire en me basant sur ma position face aux deux comédiennes. Et je pense furtivement à celui qui avait traversé imperturbablement la largeur de la scène avignonnaise l'été dernier.

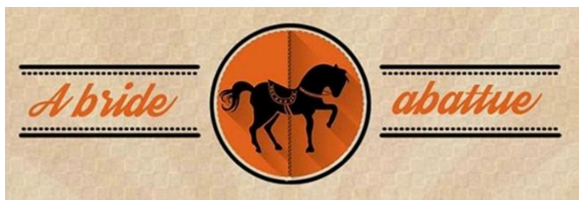
Voici venu le temps des hypothèses (p. 41) en faisant surgir des images fortes que l'on imagine d'autant mieux que nous restons plongés dans la nuit. Des si, et autres suppositions que le client renvoie au dealer tout en arpentant la pelouse. Les comédiennes sont libres de se parler en se tournant le dos et en éloignant des spectateurs sans que la compréhension ne soit altérée. La technologie est au service du théâtre. Les personnages évoquent tour à tour leur propre perception du monde, sans aucune interférence, que l'un voit à la pointe de la corne d'un taureau et l'autre posé sur le dos de trois baleines (p. 46).

Et quand ils emploient le «nous» ce n'est pas pour se rapprocher mais pour encore marquer la distance qui les distinguent, aboutissant à leur solitude réciproque, bien mieux servie ici par la scénographie que sur n'importe quelle scène de théâtre : Je veux être zéro (...) soyons de simples, solitaires et orgueilleux zéros dira le client (p. 52)

Le texte résonne profondément : la fuite est un moyen subtil de combat ; vous êtes subtil ; vous devriez fuir (p. 56). C'est presque une menace. Et le dealer insiste : Il y a cette veste que vous n'avez pas prise quand je vous l'ai tendue, et maintenant, il va bien falloir que vous vous baissiez pour la ramasser (p. 57).

Pour la première fois la pièce devient dialogue et les échanges s'accélèrent jusqu'au message final que Bernard-Marie Koltès a sans doute voulu nous donner à propos de la fatalité qui pèse sur l'humanité. Il n'y a pas d'amour. Non, vous ne pourrez rien atteindre qui ne le soit déjà (p. 60). Le dealer s'effondre devant le client.

On pourrait croire que Koltès a écrit *Dans la solitude des champs de coton* spécialement pour cet endroit, en extérieur. Pourtant on sait que Patrice Chéreau l'a créé en février 1987, au théâtre des Amandiers de Nanterre, avec Laurent Mallet et Isaach de Bankolé, puis repris fin 1987-début 1988, en interprétant lui-même le rôle du dealer, ce qui n'a pas plu à Koltès car il trouvait que cela donnait une sensation de compréhension possible entre les personnages. Il tenait à ce que le dealer soit joué par un homme noir. Une troisième version a été donnée bien après la mort de l'écrivain, en 1995-1996, à la Manufacture des Œillets, avec Pascal Greggory et Patrice Chéreau.



1er août 2020

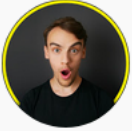


D'autres mises en scène ont eu lieu depuis. Et notamment en 2016 celle de Charles Berling au Théâtre national de Strasbourg dans laquelle il interprète le client et confie le rôle du dealer à une femme (Mata Gabin), de couleur noire. C'est cette version qui aurait dû être jouée sur la scène du Théâtre 14 du 9 au 26 juin 2020, mais les restrictions sanitaires en ont voulu autrement. Autre coïncidence c'est Audrey Bonnet qui avait ouvert la saison du Théâtre 14 après les travaux en janvier 2020 avec *Clôture de l'amour*, texte, conception, réalisation de Pascal Rambert, qu'elle interprétait avec Stanislas Nordey.

Quoiqu'il en soit et malgré les qualités de son travail (que je n'ai pas vu) je conserverai longtemps la version de Roland Auzet qui apporte une clarté et une actualité au texte. Jamais la marchandisation de notre époque n'a été si justement pointée. On peut imaginer le choc que fut la première représentation au Centre commercial de la Part-Dieu de Lyon en 2016. Et avoir confié les deux rôles à deux femmes est extrêmement intéressant.

Ne manquez pas une des prochaines représentations ! Le 2 septembre sur le Parvis de la BNF, Paris 13e et les 3 et 4 septembre – lieu surprise (réservations ouvertes à partir de la fin août). Vous avez la garantie d'un spectacle très étonnant, forcément, toujours particulier, puisque la scénographie n'est pas figée et s'adapte au lieu où il se déroule.

Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès
Conception, musique et mise en scène Roland Auzet
Avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet
Collaborateurs artistiques Thierry Thieû Niang et Wilfried Wendling
Créateur lumière Bernard Revel
Costumes Nathalie Prats
Scénographie sonore La Muse en Circuit, Centre national de création musicale
Informatique musicale Thomas Mirgaine et Augustin Muller
Les 31 juillet et 1er août au Stade Didot, Paris 14e (avec le Théâtre 14) à 22h00



RONAN
4,8 k abonnés

3 août 2020

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON
ROLAND AUZET

0:00 / 9:35

Settings, HD, Full Screen, and other video player controls.

Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Laurent Auzet

Posté dans 3 août, 2020 dans [critique](#).



Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Laurent Auzet

Le théâtre prend l'air cet été avec de nombreux événements dont, à Paris, ce Mois d'août de la Culture lancé par la Ville de Paris, dans ses parcs, places et jardins. Quinze millions d'euros ont été mis sur la table par Christophe Girard, alors encore directeur des Affaires culturelles et l'entrée est gratuite. Plusieurs théâtres municipaux ont répondu à un appel à projets dont le Théâtre de la Ville, le Cent-Quatre et le Théâtre 14...

Laurent Auzet a eu la bonne idée de reprendre son spectacle, joué au Théâtre des Célestins à Lyon en 2015 puis aux Bouffes du Nord à Paris l'année suivante pour l'adapter à des espaces urbains (voir Le Théâtre du blog). Le casque y était déjà de rigueur, pour distiller aux oreilles du public les nuances d'un texte à la rhétorique implacable, porté par deux voix féminines. Une bande-son discrète les accompagne parfois, pour marquer des variations dans la progression dramatique.

La rue est le décor du marchandage entre Le Dealer et son Client et Dans la solitude des champs de coton trouve naturellement sa place au pied des immeubles du XIV^{ème} arrondissement qui bordent le stade Didot. Quand la nuit s'installe, on devine la silhouette noire d'Anne Alvaro. Elle arpente l'espace, mince dans son blouson Perfecto, dealer obstiné et prédateur qui n'existe que dans le désir de l'autre. Audrey Bonnet, en tenue de jogging, hésitante et fragile, joue l'évitement. Comme un animal flairant le piège, elle court aux quatre coins du stade, pour éviter un projecteur qui l'épinge parfois dans sa fuite : un client bien méfiant, au désir incertain face à une offre tout aussi trouble.

Dans cette vaste étendue en fausse pelouse, éclairée par la lune, la solitude des personnages paraît d'autant plus grande... Et l'entente entre le client et le dealer restera en suspens après un marchandage sans fin auquel seule la violence mettra un coup d'arrêt. Ici, chacun est prisonnier de la rhétorique de l'autre et se met à nu, pour mieux le posséder. S'imposent, à l'évidence dans ces deux monologues croisés, leur isolement existentiel et leur souffrance.

Le texte ne se perd pas dans les quelque six mille m² de la pelouse et les coursives du stade que les comédiennes investissent grâce à leur capacité vocale, finement relayée par les casques et qui l'emporte sur une présence corporelle évanescence. Le dispositif leur permet de parler de façon naturelle, mais leur face-à-face est dilué et la tension dramatique distendue... Le poids des désirs cumulés du Dealer et du Client nous échappe....

Reste la beauté poétique du texte. Anne Alvaro a des inflexions agressives, avant de se trouver désarçonnée par le refus de sa partenaire qui répond toujours à côté de son offre et l'attaque à son tour. La métaphore du commerce pour parler du désir trouve ici un écho particulier, d'autant qu'elle est filée par des femmes. Cette transposition nous fait entendre autrement la violence de la sexualité masculine si bien décrite par Bernard-Marie Koltès lui-même : «L'échange des mots ne sert qu'à gagner du temps avant l'échange de coups, parce que personne n'aime recevoir des coups, et que tout le monde veut gagner du temps.»

Émane de cette mise à distance, un certain humour, surtout dans la partition d'Anne Alvaro. Patrice Chéreau qui connaissait si bien l'homme et son œuvre pour l'avoir montée in extenso, écrivait dans *Le Monde* du 19 avril 1989, trois jours après la mort de son ami : «Il ne supportait pas que l'on qualifie ses pièces de sombres ou désespérées, ou sordides. » (...) « Elles ne sont ni sombres ni sordides, elles ne connaissent pas le désespoir ordinaire, mais autre chose de plus dur, de plus calmement cruel. » Et, dans le même article, à propos de *Dans la Solitude dans les champs de coton* qu'il avait créé en 1987 (initialement avec Laurent Malet et Isaac de Bankolé, puis repris fin 1987- début 1988 avec Laurent Malet et lui-même dans le rôle du Dealer) : » «Il n'y a pas d'amour il n'y a pas d'amour », Bernard demandait qu'on ne coupe surtout pas cette phrase qui le faisait sourire de sa façon si incroyablement lumineuse. » (...) « Il voulait qu'on la regarde, cette phrase, bien en face sans faire trop de sentiments. »

Et quelques soient les réserves de certains, ce spectacle rend un fidèle hommage à un grand poète dramatique.

Mireille Davidovici

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

Dans le cadre du « **Mois d'août de la culture** » à Paris
Dernières représentations aux Plateaux Sauvages
Jusqu'au 4 septembre 2020 à 21h
Vu sur l'esplanade de la BNF-François Mitterrand, Paris



Représenté pour la première fois en 1987 dans une mise en scène de Patrice Chéreau, la pièce de Bernard-Marie Koltès demeure un joyau d'écriture et de tension dramatique rarement égalé. Deux personnages se rencontrent une nuit au bas des immeubles. L'un, le dealer, est là à attendre le client. L'autre, le client croise le dealer sur l'axe de ses pas. Alors l'échange de mots commence entre les deux hommes perdus dans ce no-mans-land comme s'ils se trouvaient au fin fond de la galaxie, en recherche de pesanteur.

Koltès parvient dans ce texte fiévreux à dilater le temps et l'espace d'une rencontre qui dans la réalité peut se passer en quelques secondes, quelques minutes. Il explore avec sa science infiniment poétique les interstices qui séparent en même temps qu'ils comblent les hommes, et leurs corps, et leurs désirs. Un texte à la fois quotidien et lumineux, temps suspendu au milieu de l'abîme des rapports humains, qu'ils soient indifférence ou besoin vital, charnel.

La mise en scène de Roland Auzet donne ces deux rôles masculins à deux femmes et l'universalité du propos de Koltès se déploie. Tant de références à l'homme sont semées dans ces répliques, si elles sont parfois sexuées, les deux comédiennes enjambent sans peine la difficulté et s'approprient un discours qui s'affranchit complètement du genre.

Ici, la décor naturel, les quatre tours de la BNF qui surplombent l'esplanade, la Seine qui glisse dans l'ombre en contrebas et les déplacements ininterrompus des deux protagonistes plongent le spectateur au cœur de cette solitude toute entourée d'un fourmillement de vie : par-delà les rambardes passent les trottinettes, les joggeurs, les passants, ignorants. Grâce à un système de casques distribués au public, la moindre respiration des comédiennes force notre propre respiration à s'accorder, et la course, et la crainte, et les murmures.

À ces dialogues entendus au casque se juxtaposent des sons, notes, bruits, toute une bande-son composée par le metteur en scène. J'aurais préféré personnellement que les bruits de la ville soient repris dans cette diffusion sonore pour transcender encore davantage le texte de Koltès.

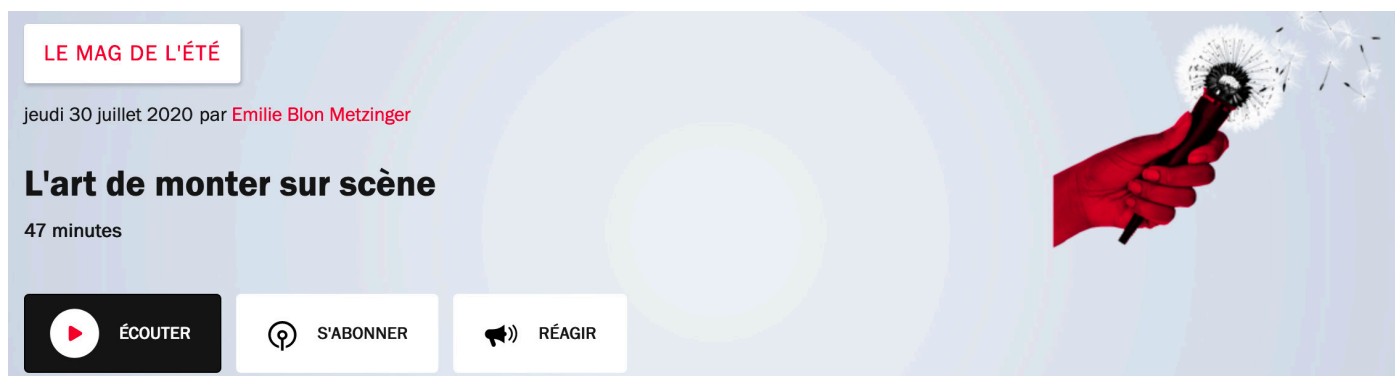
Si le spectacle se reprend ailleurs, hors de la contrainte malheureuse des scénographies, allez admirer l'invention et la diction magnifiques d'Anne Alvaro dans le rôle du dealer ainsi que le fougue et l'incarnation percutante d'Audrey Bonnet en client.

Depuis le 25 juillet en collaboration avec la Ville de Paris et La Muse en Circuit – Centre national de création musicale, le spectacle a été programmé dans différents espaces parisiens : sur le parvis de l'Institut du monde arabe, aux bords de Seine, au stade Didot (proche du Théâtre 14), sur l'esplanade de la BNF.

Bruno Fogniès

#RADIO



A screenshot of a podcast player interface. At the top left, it says "LE MAG DE L'ÉTÉ" in red. Below that, the date "jeudi 30 juillet 2020" and the host "par Emilie Blon Metzinger" are listed. The main title "L'art de monter sur scène" is in bold black, with "47 minutes" below it. On the right, there is an image of a red hand holding a dandelion seed head. At the bottom, there are three buttons: "ÉCOUTER" with a play icon, "S'ABONNER" with a plus icon, and "RÉAGIR" with a speech bubble icon.

LE MAG DE L'ÉTÉ

jeudi 30 juillet 2020 par Emilie Blon Metzinger

L'art de monter sur scène

47 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR

L'agenda culturel

- 1/ une exposition sur Les coiffes: Le monde en tête au Musée Confluences à Lyon)
- 2/ Dans la solitude des champs de coton, pièce de Bernard-Marie Koltès, mise en scène Roland Auzet
- 3/ Les formes de l'amitié, exposition à Le Thor, Bastide Rose
- 4/ Festival du Périgord Noir, du 6 au 10 Août, avec Véronique Iaciu, directrice artistique du Festival. une saison Allegro Vivace avec des ciné concerts, des concerts jazz, dans des endroits qui fait une part belle au patrimoine

à réécouter sur : <https://www.franceinter.fr/emissions/le-mag-de-l-ete/le-mag-de-l-ete-30-juillet-2020>

#ANNONCES





Dans la solitude des champs de coton L'Institut du Monde Arabe Paris



Dans la solitude des champs de coton L'Institut du Monde Arabe, 24 juillet 2020 22:00-24 juillet 2020 22:00, Paris.

Le samedi 25 juillet 2020
de 0h à 1h15

Le dimanche 26 juillet 2020
de 22h à 23h15

Le lundi 27 juillet 2020
de 22h à 23h15

Le lundi 27 juillet 2020
de 18h à 19h15

gratuit

Une expérience théâtrale sous casque de Roland Auzet avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet, d'après la pièce de Bernard-Marie Koltès, à retrouver du 25 juillet au 1er août à Paris.

Bernard-Marie Koltès met en scène un dealer et son client. Deux femmes, étranges et étrangères, entraînées dans la violence du désir. Ne se dévoilant qu'à demi-mot, chacune est possédée par le besoin de prendre le pouvoir sur l'autre et de jouir de sa défaite. Elles n'ont pour seules armes que l'espace à occuper, la parole et le silence. L'intérieur de l'autre, qu'il s'agit d'obliger à se dévoiler, à se mettre à nu. En poussant son adversaire à désirer, c'est la mort symbolique de l'autre qu'elles poursuivent.

Lorsque cette transaction du désir est portée par deux femmes, le questionnement de la relation à l'autre offre un autre versant. Et avec les splendides et singulières Anne Alvaro et Audrey Bonnet, un versant vertigineux.

Été 2020 à Paris : des spectacles gratuits sur le parvis de l'Institut du Monde Arabe



Par Caroline J. · Publié le 23 juillet 2020 à 15h42 · Mis à jour le 23 juillet 2020 à 15h48

Cet été, le parvis de l'Institut du monde arabe se transforme en scène à ciel ouvert à l'occasion de l'événement « Parvis en scène ». Du 25 juillet au 6 septembre 2020, venez découvrir gratuitement une très belle programmation culturelle mêlant spectacles et créations exceptionnelles, à l'heure où de nombreux théâtres et lieux artistiques sont fermés au public.

Depuis le début de la crise sanitaire, le monde de la culture est en souffrance. Salles de concert, mais aussi théâtres et lieux artistiques sont à ce jour encore fermés au public. Parce que la parole des artistes doit continuer à couvrir les espaces de la cité, l'Institut du monde arabe participe à l'opération « Culture en août », en proposant l'événement « Parvis en Scène ».

Du 25 juillet au 6 septembre 2020, le parvis de l'IMA se transforme en scène à ciel ouvert, mais en respectant la distanciation sociale et les gestes barrières. Au programme ? Des spectacles et des créations exceptionnelles à découvrir gratuitement et en accès libre.

25 juillet à 00h00 / 26 juillet à 22h00 / 27 juillet à 18h00 et 22h00 :

Dans la solitude des champs de coton/ Koltès

Mise en scène de Roland Auzet, avec Anne Alvaro et Audrey Bonnet

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

SPECTACLE VIVANT

- 2 sep. 2020

21 h

François-Mitterrand

Esplanade



Dans le cadre de l'opération Paris mois de la culture, la compagnie Act-Opus de Roland Auzet met en scène, sur l'esplanade de la BnF, la pièce de Bernard-Marie Koltès, Dans la solitude des champs de coton. Porté par les comédiennes Anne Alvaro et Audrey Bonnet, le texte de Koltès se dévoile aux spectateurs grâce à un dispositif électroacoustique au casque.

OLIVIER SAKSIK
ELEKTRONLIBRE

ELEKTRONLIBRE
88 Quai de la Loire
75019 Paris
09 75 52 72 61

Olivier Saksik
presse & relations extérieures
olivier@elektronlibre.net
06 73 80 99 23

Manon Rouquet
presse & communication
communication@elektronlibre.net
06 75 94 75 96